

1. Seattle, mars 2031

Je serais la racine du Mal, le grand corrupteur.

On prétend que je suis à l'origine de cette folie. D'autres sont venus me féliciter, comme une sorte de Pygmalion génial. J'aimerais traiter cela par le mépris, mais, face à ce que l'étrange Amérique est devenue, je n'ai plus le choix. Il me faut sortir du silence.

En admettant que j'aie mis le feu à un baril de poudre, le baril était déjà prêt. Nul n'a jamais vraiment connu ou compris Nicholas Stanley. Pas même sa mère, qui cultive à mon égard une rancune tenace.

Je me présente : Gregory Izersky, prof de lettres à la retraite. J'ai vécu toute ma vie dans l'État de Washington, aux confins nord-ouest des États-Unis, en bordure de l'océan Pacifique. Enfin, presque toute ma vie. Je suis né le 11 décembre 1967 à Detroit, ancienne capitale mondiale de l'automobile, fleuron de l'industrie triomphante des lendemains de la Seconde Guerre.

Mon père, Jaroslav Izersky, un Juif polonais, avait fui un pays écrasé par le stalinisme. Réfugié à New York, puis dans le Michigan, il avait travaillé dur en tant qu'ouvrier. Syndiqué, il défendait la cause des travailleurs. Sans excès : il était Noé fuyant le Déluge.

Au fond, Jaroslav – devenu Jack – demeura toujours un de ces émigrants peints par Elia Kazan, à la fois durs et naïfs.

Dans les années 1970, Detroit était la ville la plus sinistrée du Midwest. Mon enfance fut ainsi marquée par un déclin sans remède. Après plusieurs conflits syndicaux, mon père se retrouva au chômage. Il avait connu pire : il avait échappé aux camps de la mort. J'ai toujours admiré sa capacité à relativiser.

Sous Ronald Reagan, les types comme lui n'étaient plus les bienvenus à Motor City. Du jour au lendemain, ce petit homme silencieux décida de plier bagages et de s'installer sur la côte Ouest, où, paraît-il, l'herbe était plus verte. Mon père était plus américain que Reagan lui-même.

On s'est installé à Seattle en 1982. J'avais quinze ans et mes sœurs jumelles dix-sept. Mon père suivait de près la scolarité de son petit dernier. Il avait quitté l'école très tôt et souffrait de son accent yiddish. Il voulait faire de moi un monsieur qu'on respecte. Je lui donnais entière satisfaction. Si je cultivais la révolte, ce n'était guère spectaculaire.

J'ai fait des études de lettres à l'université de Washington. Quatre longues années passées en bibliothèque ont fait de moi le meilleur spécialiste de Henry David Thoreau, dans tout l'État. Ses leçons sont pleines de sens face au grand saccage de la nature. Quand je vois ce que notre planète est devenue, ma dévotion à Thoreau m'apparaît encore trop tiède.

Je n'avais d'autre ambition que de devenir prof, et lire, lire et lire. Mais les temps n'étaient pas à ces excentricités. Le yuppie et ses indices Nasdaq étaient les stars d'un piètre temps. Gagner du fric, par n'importe quel moyen, et très vite, était l'horizon d'une génération

qui voulait tirer un trait sur les sixties. Mais on ne peut jamais rembobiner le film.

Avec mes cheveux frisés, mes épaules étroites et mon regard de myope, je ressemblais comme un petit frère au Bob Dylan de *Highway 61 Revisited*. Si on m'observait trente secondes, on devinait l'amateur de rock, lecteur de *Rolling Stone*, fumeur de pétards à ses nombreuses heures perdues.

Mes références à Howard Zinn ne jouaient pas en ma faveur. Le mur de Berlin venait d'être éventré à coups de burin. L'Amérique achevait par KO son dernier rival sérieux. Des torrents de violons sirupeux célébraient la nation de James Madison et de la guerre des Étoiles. La bannière étoilée flotterait sur le monde entier.

Inutile de dire que les idées de gauche étaient malvenues, même sur la côte Ouest, où s'était d'ailleurs formé le gouverneur Reagan. Pour ma première affectation, on m'expédia dans la capitale de l'État, ville réputée pour sa rigueur administrative. Ce n'était pas fortuit.

*
**

En janvier 1990, j'intégrai la Northwest Christian High School, de loin l'école la plus chère et la mieux fréquentée d'Olympia. Tous les rejetons de l'élite enrichie depuis Nixon s'y donnaient rendez-vous. Chaque couloir, chaque pupitre, chaque salle de classe respirait la respectabilité, lentement mais chèrement acquise. Les élèves profitaient du prestige de l'un des plus vieux bâtiments de la ville, érigé dans le style néogothique chéri des pionniers. J'étais intimidé. J'étais le plus jeune prof de l'établissement.

Je regrettai vite Seattle. Olympia était la capitale de l'État, mais à côté de sa voisine elle était une ville provinciale où il ne se passait rien, où il ne pouvait rien se

passer. Tout y était propre et ordonné. La vie culturelle ne volait pas très haut, quand elle volait. Seul l'air vivifiant du Puget Sound apportait une touche de fraîcheur à la cité carrée et grise. Je me sentais un enterré vivant au fin fond du Nebraska.

Je devais faire mes preuves. J'arrivais en remplacement, en milieu d'année scolaire. Mes élèves étaient de grands adolescents qui se croyaient tout permis, aux goûts modelés par les médias, à quelques subtilités près. Leurs copies débitaient les mêmes banalités et balourdises, ornées de slogans mille fois entendus à la télé. C'en était comique.

Une dissertation me laissa songeur, pourtant. Son auteur ne ressemblait guère à ses camarades ; il était métis, de père blanc et de mère indienne. Il descendait des Nez-Percés, une des plus anciennes tribus de la côte Pacifique. Il s'appelait Nicholas Stanley et avait quinze ans depuis trois mois.